

Les embruns de l'avenir

- Il viendra, dit Colin. J'irai le voir.
- Non, dit Alise, on ne peut plus entrer chez lui, c'est toujours fermé à clé.
- Je le verrai tout de même, dit Colin. Il viendra me voir alors.
- Je ne crois pas, dit Alise. Ce n'est plus le même Chick.
- Mais si, dit Colin. Les gens ne changent pas. Ce sont les choses qui changent.

Boris Vian, L'écume des jours, (Œuvres romanesques complètes, page 476, Gallimard/la Pléiade, 2010)

Debout dans la salle de bain, Chloé se regardait dans le miroir. Avant de l'effleurer, elle posa bien ses pieds sur les capteurs. Les chiffres bleus apparurent. Son poids, sa tension et une foule d'indications médicales qu'elle ne lisait presque jamais. Les chiffres qui la concernaient étaient stables. Elle sourit, tout allait bien. D'un geste, elle envoya les données à ses médecins et au laboratoire. Comme chaque matin, le hérisson guettait ses réactions. Il se frotta les pattes de plaisir.

Dans la cuisine, Colin avait déroulé l'écran de l'ordinateur. Il présenta les aliments frais sortis du réfrigérateur. Les légumes avaient été livrés la veille au soir par son maraîcher béglais favori. Des recettes apparurent. Il en choisit quelques-unes qu'il communiqua à Nicolas. Récemment nommé cuisinier et diététicien pour l'ensemble de la résidence, Nicolas avait accepté ses nouvelles fonctions à la condition de poursuivre ses tâches chez Chloé et Colin. Il achèterait les épices en chemin avant de venir confectionner un des plats choisis par Colin. Sur le clavier de son pianœthèque, Colin programma les airs de jazz qui s'accordaient avec les saveurs des plats pour composer les vins les mieux assortis. Le résultat le surprit. Il confirma néanmoins. Les bouteilles arrivèrent de la cave. Il versa chaque contenu dans les carafes adaptées qu'il disposa dans les compartiments réglés selon les températures adéquates. D'un effleurement, il passa la commande de réassortiment au caviste chez lequel il avait un compte. Le hérisson semblait approuver.

Chloé et Colin sortirent de l'appartement à huit heures. Sur le palier, ils croisèrent Chick. Envoyé par le centre Abadie, le jeune homme occupait le studio mitoyen depuis la rentrée. Il était encore anormalement maigre. Mais Nicolas l'avait associé à l'invention des repas qu'il préparait pour les personnes dépendantes de la résidence. Il l'avait aussi initié au maniement du pianœthèque. Chick apprenait vite. Par désir de bien faire, il goûtait à tous les plats et aux vins d'accompagnement. Le goût et l'appétit revenaient, alors que les idées de suicide s'estompaient. Un étui à guitare apparaissait au-dessus de son épaule. Chloé et Colin n'avaient jamais entendu le moindre son. Dans la résidence, malgré la mobilité des cloisons, l'isolation phonique était aussi efficace que l'isolation thermique. Chick les invita à venir écouter la pièce qu'il répétait avec son groupe à la salle Bertrand Cantat, de l'autre côté du patio. En attendant, ils pourraient découvrir les maquettes et suivre les répétitions en ligne.

À l'étage des bureaux, ils firent un signe de la main à Copiélec. Le journaliste venait de rejoindre Sud-Ouest-Midi.aq. Le consortium était né de la fusion entre les anciens groupes de presse régionaux, de l'Atlantique à la Méditerranée. Copiélec habitait un des appartements mis à la disposition des nouveaux collaborateurs. La plupart du temps il travaillait chez lui. Il allait seulement chaque matin assister à la conférence de rédaction. Il revenait écrire ou préparer ses départs pour les reportages qu'il effectuait partout dans le monde. La photographe et le preneur de son logeaient dans des résidences voisines. Tous trois étaient les utilisateurs les plus assidus de du centre de visioconférence. Les écrans placés à chaque palier pour indiquer les occupants des salles partagées en attestaient.

Chloé et Colin guettaient leurs départs imprévus vers l'aéroport ou vers la gare. De chacun de leurs voyages, Copiélec et sa petite équipe rapportaient des légumes, des fruits ou des épices. Nicolas et Chick inventaient des plats qu'ils présentaient aux repas des voisins.

Dans le grand hall, impeccablement entretenu, Alise et les gardiens s'affairaient à ranger les chaises et à replier les écrans. La réunion d'hier soir avec le Conseiller Territorial et l'Architecte avait été particulièrement animée. Cela s'était tout de même terminé par des propositions aussitôt communiquées aux services de la Métropole. Ils échangèrent des sourires. Sans s'être concertés, tous trois avaient exprimé les mêmes points de vue. Revenue de son séjour annuel à Harvard, Alise avait pris son tour de présidence. Pendant trois mois, elle se chargeait de la gestion de l'immeuble, dirigeait les équipes de services, assurait les relations avec la direction de la Métropole, vérifiait avec le comptable le paiement des énergies produites par la résidence. L'année dernière, leur revente avait réduit le montant des charges à quelques euros.

Les responsabilités bénévoles, assumées à tour de rôle par les résidents élus par l'assemblée des locataires, étaient comptabilisées dans leurs retraites. Pour les personnes âgées, une rémunération intégrée aux charges complétait les pensions.

C'est ainsi qu'Alise avait accueilli Chick. Les craintes réciproques dissipées, une amitié confiante naissait entre la jeune adulte et l'adolescent en quête de maturité.

Dans la résidence, tout le monde était locataire. D'ailleurs, chacun louait la plupart des objets qui les servaient et les entouraient. Au début du siècle, un sociologue avait baptisé cette manière d'user des choses sans les acquérir le "bien-avoir". La formule était restée jusqu'à devenir le nom de la résidence. Il leur plaisait encore plus que leur habitation soit à l'image de la Métropole : dès qu'ils le souhaitaient, ils pouvaient rencontrer une quantité de personnes de toutes origines, de tous âges, de toutes disciplines, toutes désireuses de croiser leurs expériences. Mais ils pouvaient tout aussi bien s'abstraire de la foule, en savourer le spectacle sans être sollicités ni importunés.

Le soir, avant de rentrer, quand ils étaient attablés sur les quais avec quelques hôtes venus du monde entier, des inconnus les rejoignaient. Les conversations toujours joyeuses, souvent passionnées, devenaient parfois passionnantes. Chloé et Colin se disaient que leurs meilleures idées avaient germé au gré de ces échanges inattendus. Tous deux scientifiques, ils s'émerveillaient des recherches des musiciens et des plasticiens. Ces derniers se confrontaient à des obstacles ou à des objections qui éperonnaient leur créativité.

Colin prononça quelques mots devant l'écran de son UsPhone. Il demandait à Alise de donner les instructions nécessaires à l'agrandissement de l'appartement pendant le séjour des trois chercheurs qui participaient à son programme de recherche. Le Sénégalais et le Québécois étaient francophones, mais la présence de la Chinoise les obligeait à travailler en anglais. D'ailleurs, ils apprenaient tous l'anglais dès leur première enfance.

La langue nationale ou régionale qu'ils aimaient utiliser dans l'intimité n'était plus le lieu unique de leur appartenance à l'humanité. Leur patrie s'était dilatée. Leur résidence était le Tout-Monde. Ils s'épanouissaient au creux de la Métropole d'une "méta-nation" et parlaient avec la terre entière.

En cette fin de nuit de printemps, l'air restait brûlant. Ils longèrent le bâtiment par la coursive de verre. Elle était encore transparente dans la lumière atténuée de l'aube. Elle allait progressivement s'opacifier avec l'arrivée du soleil. Pendant les automnes et les hivers, chaque année plus orageux, elle les abritait des tempêtes et collectait les eaux de pluie vers le réservoir du quartier. Derrière les longues fentes horizontales du rez-de-chaussée, ménagées dans la forte épaisseur des murs isolants, ils pouvaient apercevoir les équipes de nuit qui passaient leurs instructions à l'escouade de jour. C'était l'heure de la relève. Les jeunes médecins, les professeurs, les responsables du tri sélectif, les infirmières, les responsables de la sécurité... étaient réunis autour du e-concierge pour le briefing de coordination du matin. Ils préparaient le journal de bord qu'ils remettraient ce soir à Alise.

Gratecran, l'écrivain public de la résidence, assistait à la réunion. Gratecran en ferait la synthèse avec Herbrec, le e-concierge. Ils l'intégreraient au journal électronique diffusé chaque jour aux habitants de la résidence. Tous deux étaient employés par la Métropole. L'écrivain public animait les ateliers d'écriture ou les séances de formation aux nouveaux logiciels que le e-concierge installait et entretenait.

Le plus âgé des couples de retraités avait eu des problèmes cette nuit. Les soignants de la résidence avaient appelé le Centre. Le diagnostic et les prescriptions s'effectuaient à distance. Il fallait redistribuer les appartements pour accueillir les chercheurs californiens qui arrivaient pour un séjour de trois mois. Il manquait une aide pédagogique à la crèche....

Chloé, Colin et Chick marchèrent ensemble jusqu'à la station de tramway. Près du jardin botanique qui recevait des plantes tropicales, ils cédèrent le passage à une famille de hérissons. Ils en reconnurent certains qu'ils avaient logés récemment. Des sourires s'échangèrent. Ils achetèrent leurs trajets combinés du jour avec leurs UsPhones. Chloé parlait au sien. Colin et Chick, moins assurés de la stabilité de leurs voix, préféraient présenter l'écran devant les codes du lecteur.

Les possibilités étaient pratiquement infinies : on passait d'un vélo à une navette fluviale, puis on rentrait en tram après avoir utilisé une voiture électrique pour aller dans un quartier aux franges de la Métropole. Le Service des Transports Métropolitains débitait leur compte bancaire au fur et à mesure qu'ils choisissaient leurs trajets et leurs modes de déplacement. Ils jetèrent un coup d'œil sur la progression de la prochaine rame. Son arrivée était annoncée dans trois minutes. Trop tôt pour Chloé. Elle choisit d'attendre la suivante et dit au revoir aux garçons. Elle s'assit sur un banc et brancha son portable.

Elle n'avait pas eu le temps de vraiment dialoguer avec Joe hier matin. Le décalage horaire avec Dakar était faible, mais elle avait bien senti que son appel tombait un peu tôt. Elle lui donna rendez-vous au début de l'après-midi pour une télé-réunion avec Normand, leur correspondant québécois. Au bord du Saint-Laurent, la journée commencerait. Plus la qualité des images et des sons se développait, plus la frustration de Chloé grandissait. Elle avait envie de les voir, de savourer le "grain des voix" auquel aucun perfectionnement virtuel ne pouvait se substituer.

Les écrans tactiles intégrés au banc du tramway permettait à Chloé de vérifier les concordances horaires. Seuls les décalages rendaient compliqués les dialogues quotidiens de continent à continent. D'autres écrans affichaient les événements locaux et les nouvelles du monde.

Les informations changeaient selon l'intensité et la fréquence des regards des lecteurs. Dans l'instant où elles étaient lues, les rédactions alertées pouvaient adapter leurs articles.

Chloé travaillait dans un des laboratoires de statistiques abrités sous les structures des anciens abattoirs. On y avait regroupé toutes les ressources sur les offres de la Métropole Créative. Des services de veille capturaient et triaient les données qui leur parvenaient depuis chaque lieu de recherche, chaque atelier de création. Ils les confrontaient aux ressources mondiales. Les nouvelles données étaient alors restituées par tous les moyens disponibles. Chloé aimait accueillir les curieux qui se pressaient autour des expositions et des écrans sous l'ancien parapluie de béton. Dès qu'ils le pouvaient, eux aussi choisissaient le dialogue direct avec les conservateurs, les archivistes, les bibliothécaires ou les statisticiens.

Chloé passerait par la gare pour accueillir Racso Reyemein. Son collègue brésilien débarquait de Sao Paulo. Elle allait l'installer dans un des "appartements-salle-de-conférence" où viendraient les rejoindre les chercheurs du laboratoire. Leurs réunions trimestrielles se tenaient à tour de rôle sur un des trois continents. L'alternance entre les contacts virtuels quotidiens et les cénacles réels n'empêchait pas l'existence des débats. Elle en atténuait les vivacités inutiles.

Chloé profiterait de l'occasion pour rendre visite au professeur Ellington. Depuis ses bureaux de la tour Feltesse, Ellington animait les rencontres permanentes entre les climatologues, les géographes, les historiens et les urbanistes. Entre Bordeaux Saint-Jean et Toulouse Matabiau, on avait égrené un chapelet d'institutions complémentaires : Météo Europe, les laboratoires internationaux du Centre Scientifique et Technique du Bâtiment et le nouveau Centre Européen de la Fonction Publique territoriale. Ellington et son équipe coordonnaient les échanges interdisciplinaires et diffusaient les résultats. Les changements climatiques se poursuivaient. Matériaux de construction et règles d'urbanisme devaient rapidement s'adapter aux évolutions.

Ellington écoutait Chloé venue lui commenter les dernières statistiques sur l'intensité des événements dans la Métropole Créative. Tous deux savaient que l'argument était déterminant pour attirer les meilleurs chercheurs et leurs familles.

Colin poursuivait sur sa tablette la lecture commencée la veille au lit. La Pléiade électronique venait d'éditer les œuvres complètes de Silice Polaire et de Mysaire Chelles. Colin avait entrepris de collectionner l'intégralité des œuvres des deux Bordelais récemment disparus. Il trouvait des correspondances entre les romans ondoyants du vieux libertin et les essais scientifiques du philosophe aimable. Il attribuait ces affinités à l'appartenance commune à l'Aquitaine. Pour chacun d'entre eux, il avait créé un site d'échanges avec les collectionneurs. Les réponses lui parvenaient du monde entier. Un correspondant chinois venait d'envoyer des données inédites sur la rencontre de Polaire avec Zhou Enlai. Quand il enseignait à Stanford, Chelles avait pris l'habitude de s'asseoir sur les pelouses pour dialoguer librement avec un groupe d'élèves. Une chercheuse californienne possédait des enregistrements pirates.

L'écran de l'UsPhone clignotait doucement. Chick veilla à bien se placer en face du minuscule objectif. D'un signe de tête, il s'inscrivit pour la garde de monsieur Cadet. À cent-deux ans, le vieux professeur, quarante années après avoir pris sa retraite, ne cessait de s'intéresser au monde et lui apprenait toujours des choses nouvelles. À Stalingrad, le Lion drapé dans un textile intelligent, changeait de couleur selon l'intensité des circulations. Comme elles étaient toutes devenues silencieuses, seules les harmonies liées à la nature de chaque objet mobile diminuaient les risques de collision. Ils quittèrent le tram et sa climatisation. C'était l'instant où ils se séparaient.

Maintenant, Chloé marchait vers le parc aux Angéliques. Elle aimait le traverser au matin avant d'emprunter la passerelle piétonne vers les Quinconces. Le spectacle du fleuve où les nouvelles "Hirondelles" commençaient leurs rotations l'enchantait. Des barges silencieuses amenaient vers la Bourse les passagers d'un bateau de croisière arrivé dans la nuit, arrimé en aval. La navette de Toulouse croisait les gabarres descendues de Larnagol chargées de volailles, de noix, de kiwis et de fleurs.

La travée du vieux pont levant reprenait sa position basse. Le chantier du pont habité allait s'achever bientôt.

Chloé avait placé l'UsPhone devant son sac et déclenché la caméra. Elle savait que Colin aimait suivre sa promenade. Ce soir, ce serait un agréable sujet de conversation.

À chaque nouveau franchissement du fleuve, les débats s'enflammaient. Les mêmes arguments qui avaient retardé le pont de Pierre et chaque pont suivant s'opposaient avec les mêmes passions. Maintenant, en plus de l'opinion bordelaise, il fallait convaincre la commission de l'Unesco pour qu'elle maintienne l'inscription de la ville-centre au patrimoine mondial de l'humanité.

Les neuf châteaux des premiers crus (Yquem, Lafite, Petrus, Margaux, Mouton, Haut-Brion, Cheval-Blanc, Ausone et Latour) venaient d'être inscrits sur la liste prestigieuse. Les attendus de la sélection étaient particulièrement flatteurs. L'hommage s'adressait également aux vins, aux paysages naturels méticuleusement entretenus et au patrimoine bâti conservé et rénové.

Cela s'était accompli grâce à une nouvelle génération de propriétaires et de maîtres de chais. Leur amie Isis, descendante des Pontac, avait entraîné dans l'aventure une cohorte de jeunes entrepreneurs, des femmes en majorité. Les anciens financiers partaient au loin investir dans des placements plus tranquilles et plus sûrs. Les héritiers frileux des premiers capitalistes, plus traders que vigneron, s'étaient établis en Chine. Les premiers Pinglai-Rothschild arrivaient sur le marché.

Chloé, Colin et Nicolas avaient observé avec satisfaction le retour des continuateurs venus habiter les châteaux. Comme leurs ancêtres parlementaires, négociants et armateurs, ils prenaient part au développement de la Métropole. Ils étaient pleins d'idées. Ils inventaient des lignes de produits en utilisant la notoriété de leurs marques. Avec les saisons devenues très chaudes, ils expérimentaient des cépages inédits et imaginaient des crus aux goûts nouveaux qui s'exportaient partout dans le monde. Pour le design des nouvelles bouteilles et le graphisme des étiquettes, ils utilisaient les services du département spécialisé de la Cité Arc-en-Rêve. Ils se réunissaient dans ce qu'ils considéraient comme le bâtiment le plus emblématique du renouveau architectural de la Métropole : la Cité Internationale d'Études Œnologiques Alain Juppé. Ils étaient fiers d'y accueillir leurs partenaires venus de tous les coins de la planète.

Ils avaient repris et rénové les traditions ancestrales. Ils participaient à la vie de la cité, siégeaient dans les conseils. Isis allait se présenter aux prochaines élections pour la présidence de la Métropole. Surtout, ils avaient relancé la pratique des grandes fêtes où l'excellence des mets et des vins étaient accompagnée par les meilleures créations musicales du moment.

Un hérisson traversa la rue vers le jardin potager. Les maraîchers s'activaient déjà à préparer les paniers du jour. Plus loin, les rangs verts pâles des vignes brillaient encore sous la rosée. La belle œnologue, maître de chais, était en pleine discussion avec le jeune Florian Ausone. Colin l'avait reconnu. Il était content d'avoir voté pour lui aux dernières élections des conseillers territoriaux.

Les leçons de cette reconquête avaient porté. Les liens renoués entre la vigne, l'eau et la pierre distinguaient plus que jamais cette ville de toute autre. La Métropole avait su imaginer des espaces publics où nature et culture, végétal et minéral, eau et terre se tissaient avec harmonie.

Plus loin, Chloé pouvait apercevoir les portiques qui chargeaient des conteneurs sur des petits cargos à voiles cylindriques. Dès qu'elle en avait le temps, elle allait voir les produits qui arrivaient de toute la région. Un marché quotidien les mettait à disposition des Bordelais avant qu'ils ne soient embarqués sur les petits cargos de cabotage.

Les conteneurs étaient décorés de grandes photos qui représentaient leurs chargements : bouteilles, primeurs, volailles, noix... Chaque conteneur passait sous un scanner qui évaluait la conformité de son chargement. Chloé se souvenait du scepticisme et des protestations qui avaient accueilli le renouveau du port : une folie économique, cela allait porter atteinte au "grand paysage" ! La Garonne était bien trop impétueuse, large et imprévisible.... ! Aujourd'hui tout le monde trouvait le fleuve plus beau d'être redevenu actif. Le spectacle du plan d'eau beige à nouveau parcouru en tout sens s'en trouvait magnifié. Le port rattaché à la Métropole ne cessait d'inventer de nouvelles activités qui s'avéraient très rentables. Ces dernières années, la température du globe s'était considérablement élevée. Le niveau du fleuve avait monté, si bien qu'il atteignait les voûtes des arches du pont de Pierre. Il était question de l'exhausser. La passerelle et le pont habité avaient pu tenir compte du nouveau régime des eaux de l'estuaire.

Colin eut juste le temps de sauter sur le bus catamaran qui l'emmenait vers son laboratoire de la Cité Internationale de l'Image Mamère aux Terres Neuves. Depuis le débarcadère, sous le pont Jean-Jacques Bosc, il aperçut les ballons d'argent gonflés à l'hélium. Au-dessus de la Cité récemment agrandie, les caméras embarquées observaient le développement de la Métropole. Quand le temps le permettait, des mots et des images étaient projetés sur les nuages. Il choisit de remonter à pied l'avenue qui conduisait à la Cité Internationale de l'Image Mamère. Mathématicien, Colin travaillait sur les fractales avec un groupe de médecins, d'ingénieurs, de plasticiens et d'architectes. Les représentations des structures physiques et leurs applications nourrissaient ses recherches en retour.

Chick marchait vers l'annexe Niel. Il travaillait dans les studios jumelés avec l'IRCAM. Il suivait l'enseignement du vieux compositeur, Nifolas Crize. En ce moment, ils mettaient au point les programmes sonores diffusés dans les moyens de transport. Les thèmes musicaux composés par des groupes locaux changeaient au rythme des saisons. Les annonces étaient programmées en plusieurs dizaines de langues que les passagers choisissaient avec leurs UsPhones à leur montée dans les voitures. Chick aimait parler avec les jeunes historiens qui écrivaient les récits sur les architectures longées par le tram. Une autre équipe travaillait sur l'actualisation en temps réel des activités et des offres de chaque commerce, de chaque service.

De son côté, Alise effectuait ses recherches à la Cité Internationale de l'Architecture Arc-en-Rêve. C'était le plus vaste et le plus haut bâtiment de la Métropole. On lui avait raconté comment la Cité s'était d'abord installée dans les Grand Moulins. Comme à Barcelone, un grand musée sur l'histoire des villes était venu s'ajouter aux départements de recherche et au centre d'information pour les professionnels.

Devant le succès scientifique, universitaire et touristique – les cours, les colloques et les expositions attiraient chaque année plus d'un million de visiteurs –, la Métropole avait organisé un concours d'architecture.

On avait confié à des architectes japonais, associés à une agence locale, le soin d'ériger une cité à l'instar du Getty Center de Los Angeles. Seuls les bâtiments d'exposition étaient ouverts au public. Mais chercheurs, étudiants et touristes se côtoyaient dans les jardins et dans les restaurants.

Les assemblées territoriales avaient longtemps hésité avant de toucher aux harmonies fragiles du paysage entre le bord de l'eau et les collines. Le "génie du lieu" résidait-il dans sa préservation ou dans la poursuite d'une évolution commandée par l'action des hommes, commencée des siècles plus tôt ? Finalement, les bâtiments très hauts se dressaient comme des signaux, rompant la grande horizontale des coteaux. La soulignant mieux, comme l'avait fait longtemps le petit clocher de l'église de Cenon. Le nouveau skyline marquait un des cœurs de la Métropole.

Les bâtiments de la Cité Internationale de l'Architecture Arc-en-Rêve faisaient écho au Centre International des Fleuves et des Estuaires Rufenacht qui l'avait remplacé dans l'immeuble préservé des Grands Moulins. Récemment, des ailes modernes d'exposition avaient été adjointes. On s'était inspiré du Musée des Beaux-Arts de Lille. Les immeubles verticaux de la gare et ceux de la Cité Internationale de l'Image Mamère scandaient le paysage en résonance avec les vieux clochers.

Un autre ensemble de grande taille avait été inauguré au bord du fleuve. Le Centre International du Tout-Monde Édouard Glissant réunissait les signes de mémoire et les recherches sur l'avenir des relations "euratlantiques". Le prix Nobel mettait toute sa notoriété au service des jumelages avec les musées américains et africains.

À elles seules, les collections permanentes des Centres qui complétaient le réseau des musées et des galeries attiraient l'essentiel des flux de visiteurs toujours plus nombreux. De grandes expositions temporaires conçues avec leurs partenaires internationaux avaient remplacé les anciens festivals. Le bouillonnement créatif constant était ponctué par des temps forts et des fêtes.

Aucun des trois amis ne travaillait à plus de vingt minutes à pied de la résidence. Ils appréciaient d'autant plus cette proximité que dans le même espace ils pouvaient trouver tous les services publics et toutes les offres commerciales dont ils avaient besoin. En somme, l'ancrage dans ce petit territoire local leur convenait. C'était le havre stable depuis lequel ils pouvaient dialoguer avec le reste du monde. À tout instant, au gré de leurs désirs et de leurs intérêts, ils rejoignaient les lieux intenses de la Métropole où les occasions de rencontres les attendaient.

Ils ne comptaient plus le nombre de fois où une conversation inattendue les avait conduits à inventer mieux, à créer plus. Souvent, les échanges étaient vifs. Chloé et Colin étaient scientifiques. Ils constataient que leurs recherches s'accéléraient, prenaient des directions nouvelles à chaque nouveau dialogue avec les plasticiens, les écrivains ou des musiciens. Ils ne savaient pas décrire l'alchimie subtile qui les stimulait ainsi. Mais elle était si présente qu'elle constituait la principale raison de leur choix d'habiter la Métropole.

L'autre motif de leur présence était que l'université irriguait maintenant toute la ville. Pendant le temps où la ville avait envahi les anciens campus jusqu'à les faire disparaître. Le décroissement des espaces favorisait le décroissement des disciplines.

Choé et Colin s'étaient aperçus qu'ils nommaient différemment la Métropole selon les circonstances et les interlocuteurs. C'était comme un jeu de poupées russes emboîtées ou déployées. Ils utilisaient les noms des anciennes communes et de leurs quartiers comme des signes de connivence. Quand ils voyageaient dans le monde, ils se déclaraient plus volontiers habitants de Bordeaux que Français ou Européens. Leur chance était d'être partout reconnus et localisés. Avec les noms de la résidence, de sa rue et du quartier, ils assuraient leur place, sa qualité et sa stabilité. Les initiés percevaient des différences subtiles d'emplacement et de génie des lieux. Aucune de ces adresses d'amarrage ne pouvait plus les exclure. Aucun lieu de la Métropole n'était plus enclavé ni banni ou mal famé. Certains endroits étaient seulement plus fréquentés ou plus denses que d'autres. Entre eux, ils les appelaient les "lieux puissants".

Dans le même temps, ils se déplaçaient beaucoup, très loin. Paris et son aéroport étaient maintenant à moins d'une heure de la gare Saint-Jean. Blagnac à moins d'une demi-heure. Pendant de longues périodes, ils conversaient à tout moment avec leurs correspondants partout dans le monde depuis chez eux, grâce aux moyens virtuels chaque année plus perfectionnés. Puis, brièvement, ils allaient rencontrer ces êtres familiers et glacés dans la chaleur irremplaçable des contacts réels. Souvent, leurs interlocuteurs préféraient venir à Bordeaux, attirés par la qualité de vie et le climat. L'élévation des températures était propice à de longues visites qui se transformaient souvent en séjours définitifs.

Au cours de leurs périples, ils ne pouvaient éviter de croiser ou de parcourir les vastes conurbations où d'immenses centres commerciaux jouxtaient des océans de bidonvilles. De hauts murs décorés les séparaient des enclaves sécurisées où se regroupaient les nantis. Des vieux riches, des riches actifs, des riches oisifs... Les pauvres demeuraient peu actifs et ne vivaient jamais très vieux. Chaque groupe social, chaque communauté ethnique ou religieuse barricadée à l'abri des violences réelles ou supposées. Les uns n'en sortaient que pour servir les autres. C'étaient souvent le cas en Chine, en Afrique ou en Inde. Dans la hâte, on avait détruit toute trace des anciennes urbanités. Partout, les mêmes tours spécialisées, signées par la même dizaine d'architectes, possédées par la même dizaine d'investisseurs, avaient fini par créer un paysage uniforme, un "non-lieu" mondial. Partout, sans cesse plus hautes et plus autonomes, elles dominaient l'étendue des quartiers misérables. À Johannesburg, à Bombay ou à Lagos, personne ne se risquait à prédire quand la "Planet of Slums" et ses archipels de "Gated Communities" allaient refluer.

Il leur arrivait aussi de survoler d'immenses villes fantômes, surtout au-dessus des Etats-Unis. Malgré les efforts consentis par les États, les cités industrielles n'étaient jamais parvenues à se reconverter après la crise de 2008 qui mettait un terme au cycle commencé en 1973.

Le phénomène était-il en passe de s'inverser ? A quelques signes de changements le plus souvent provoqués par des effondrements économiques aussi soudains que les explosions spéculatives, on pouvait l'espérer. Ils voyaient alors arriver à Bordeaux les nouveaux responsables de ces mégapoles malades. Politiques et ingénieurs venaient chercher les recettes d'un équilibre perdu. Chloé, Colin et Alise se disaient que la double transformation du monde à laquelle ils assistaient était de nature ambivalente. Les mégapoles multimillionnaires tentaient de se scinder en métropoles homogènes. Chez eux, la Métropole toulousaine achevait son "assemblage" avec Bordeaux. L'acception œnologique du mot les enchantait. L'intensification des relations avec Montpellier laissait entrevoir de nouvelles étapes. Entre Atlantique et Méditerranée, un archipel de villes complémentaires achevait de se dessiner. De l'autre côté des Pyrénées, l'obstacle des particularismes s'était dressé. Jamais Barcelone ne rejoindrait Saint-Sébastien. La métropole basque et la cité catalane s'en trouvaient affaiblies.

Sur les allées de Tourny, un tournage était en cours. Colin reconnut des techniciens. Entre deux films, ils revenaient étudier des effets spéciaux dans son laboratoire. Le classement de la ville au patrimoine mondial de l'humanité était régulièrement renouvelé. Alors que les mégapoles chinoises avaient totalement détruit leurs vieux quartiers, d'anciennes métropoles européennes cultivaient leurs centres gorgés d'histoire. Elles accueillait la production de fictions en costumes. C'était aujourd'hui considéré comme une activité économique aussi bien que culturelle. Les tournages faisaient appel aux techniciens locaux. Chaque métier s'en trouvait un moment bouleversé et les savoir-faire durablement améliorés. Électriciens ou menuisiers revenaient à leurs travaux ordinaires transfigurés par les exigences des réalisateurs.

Chloé longeait les murs et les grilles d'une résidence protégée. Personne n'avait pu empêcher leur prolifération au début du siècle. On avait seulement endigué le phénomène avant qu'il ne reflue sous les effets de la Métropole. Les gardiens en uniforme ne servaient plus à grand-chose, mais des gens continuaient à vouloir vivre en vase clos à l'abri d'un monde qui leur semblait hostile.

De retour dans l'appartement, ils constatèrent avec satisfaction que pendant la journée les murs avaient été repoussés. La Chinoise, le Sénégalais et le Québécois pouvaient arriver. Ils seraient à leur aise. Colin eut un froncement de sourcils. Manifestement, Nicolas s'était livré à des variations imprévues à partir des recettes de l'ordinateur. Chloé lui rappela que ses inventions se révélaient le plus souvent heureuses. Colin s'installa devant le pianœthèque pour composer les apéritifs. Il improvisa sur deux thèmes, Antropocénité et Biogène Blues. Les boissons ne tardèrent pas.



Postface

L'Établissement Public d'Aménagement BordeauxEuratlantique souhaitait répondre à l'invitation à "marquer un temps d'arrêt pour vérifier que nous construisons bien la ville dans laquelle nous souhaitons vivre collectivement demain, [...] à explorer une autre voie, celle d'une ville qui retrouve toute sa civilité, plus douce, plus enviable, quitte à se situer en dissidence par rapport au modèle de développement ambiant¹".

Pour apporter une contribution suffisamment détachée des contraintes de l'immédiateté auxquelles tout aménageur public est confronté, le détour par la fiction est apparu comme un artifice intéressant. Il fallait néanmoins éviter de décrire des situations si éloignées des possibilités de leur réalisation que l'utopie et "l'uchronie" deviendraient des exercices de style stériles.

Nous avons appliqué aux projets et à l'histoire locale les données fournies par une douzaine d'interlocuteurs de toutes disciplines, majoritairement choisis pour leur distance avec Bordeaux.

Le bref récit inspiré du roman, écrit par un ingénieur de 26 ans, amoureux du jazz et des mots, choisit de s'attarder sur quelques situations quotidiennes évidemment partielles. Employé à l'AFNOR, Boris Vian écrit "L'Écume des jours" en 1946. Le pessimisme qui parcourt l'œuvre jusqu'à sa fin tragique nous semblait correspondre à ce que nous allions entendre et lire. Ce ne fut pas le cas. Notre pastiche ne retient donc que la face tendre du roman. Elle existe aussi.

La transcription des entretiens, une veille exercée sur la presse, la lecture des articles, livres ou interventions de nos interlocuteurs et de quelques-unes de leurs sources, l'attention portée à des propos tenus en dehors même du cadre de l'étude, tels sont les fils à partir desquels nous avons tissé la journée de nos héros.

Aucun fait n'est « inventé », en ce sens que chaque situation résulte de la transcription des entretiens ou de lectures décrivant des expérimentations déjà mises en œuvre ou des produits commercialisés dans les cinq années à venir.

Notre principale surprise est venue de l'optimisme généralement manifesté par nos interlocuteurs. À des degrés divers, tous pensent que "la Ville n'est pas le problème mais la solution". Tous décrivent les conditions nécessaires à un aboutissement qui refuse la catastrophe qu'aucun n'exclut. Tous supposent résolues les questions de "gouvernance". Tous les jugent essentielles.

Bien sûr, notre subterfuge a ses limites. L'enfance, le sexe, la mort, les conflits, les luttes... sont absents d'une séquence trop lisse pour être « vraie ». Quant aux éventuelles erreurs matérielles, elles ne sont dues qu'à la maladresse ou à l'inattention du scripteur.

Jean-Pierre Grunfeld | Sceaux, le 24 janvier 2011

¹ Vincent Feltesse, *Bordeaux Métropole 3.0, la ville désirable*, page 3, *Communauté Urbaine de Bordeaux*, 2010.

Merci à Georges Amar, Bruce Bégout, Patrick Chamoiseau, Jean-Louis Cohen, Anne Fortier-Kriegel, Hervé Le Treut, Jacques Lévy, Ariella Masboungi, Jean-Marc Offner, Xavier Pommereau, Claude Prélorenzo, Gérard Puechmorel, Carole Rakodi, Chris Younès.